

— J'ai réfléchi... Si tu consens à être raisonnable à l'endroit du prix, je te l'achète... Je ne suis pas riche... Je ne possède que les petites gratifications données par le directeur de Clairvaux pour qui je fais des écritures, et je ne peux rester sans un sou...

— Une lime, ça vaut cher !...

— Je le sais bien, mais sois gentil... je te ravaudrai ça plus tard...

— Je t'ai demandé cent francs...

— Je ne les ai pas... Je t'en offre quarante... Si tu acceptes, c'est fait.

— Quarante francs ! répéta Jarrelonge. Ce n'est pas grand-chose...

— Impossible d'y rien ajouter... répondit Lantier.

— Et à Paris, tu me feras travailler ?

— Je te le promets... Si les choses tournent comme je l'espère j'y serai dans trois jours, et je te taillerai de la bonne besogne qui te rapportera gros.

— Où nous rencontrerons-nous là-bas ?

— À l'endroit que tu me désigneras.

— Eh bien, rue Galande, au rendez-vous des chiffonniers, chez le père Berluron.

— Quand seras-tu à Paris ?

— C'est aujourd'hui mardi... je sortirai d'aujourd'hui en huit... Mercredi je serai rue Galande à dix heures du soir.

— Foi de Lantier, j'irai t'y retrouver.

— Affaire conclue... Donne les jaunets.

Léopold fouilla dans sa poche ; il exhiba une bourse de cuir à coulisses pleine de tabac à fumer, glissa ses doigts sous le tabac et retira deux louis.

— Voici les médailles... fit-il.

— Et voici la bastringue... répondit Jarrelonge après avoir saisi les pièces d'or.

En même temps il tendait à Lantier un étui de bois noir pareil à ceux dont les femmes de la compagnie se servent pour mettre leurs aiguilles.

— Pas un mot, n'est-ce pas ? reprit le cousin du député.

— Soit paisible... On aura bouche cousue.

— Tu es un bon garçon, et par-dessus le marché je vais te payer une bouteille...

L'heure de la cantine sonnait.

Les deux hommes allèrent s'y attabler.

Léopold solda la bouteille au cantinier, lui acheta en même temps une chandelle, du papier à lettre, un crayon, un écheveau de fil, puis, sur une feuille de papier, écrivit quelques lignes.

Ceci fait, il plia la feuille, la mit dans sa poche et gagna le préau, où il ramassa une demi-douzaine de petits cailloux qu'il serra également.

À la tombée de la nuit on regagnait les dortoirs.

Au mois d'octobre les journées sont courtes. Dès six heures les portes des dortoirs et des cellules étaient fermées, ou plutôt « bouclés, » pour employer l'argot des prisons.

V

Léopold Lantier, fort bien noté, nous le savons, occupait seul une cellule assez vaste, meublée d'un lit de fer, d'une table de bois blanc et d'une chaise.

Les détenus avaient la permission de lire jusqu'à neuf heures, ce qui expliquait le droit d'avoir de la lumière.

Une fois bouclé, Léopold alluma la chandelle achetée à la cantine, s'assura que le guichet mobile de sa porte était bien clos et, sûr de n'être point épié, tira de sa poche l'étui de bois noir vendu par Jarrelonge, l'ouvrit et le vida sur le creux de sa main gauche. Il s'en échappa une petite soie d'acier, longue de dix centimètres, large de quelques millimètres, et de mignonnes tiges du même métal.

— L'affaire est bonne, murmura Lantier en examinant son acquisition. C'est tout neuf... ça coupera le vieux fer comme du beurre...

Alors, prenant les tiges forcées et taraudées, il les ajusta l'une dans l'autre et forma de cette façon une soie en miniature fort solide.

— Maintenant, fit-il après avoir éteint sa chandelle, inutile désormais, il s'agit de pratiquer une ouverture.

Il s'approcha de la fenêtre, l'ouvrit sans bruit et tâta les barreaux avec sa main.

— En sciant celui de l'un des coins, reprit-il, l'espace sera plus large... C'est donc là, à gauche, qu'il faut travailler. Les nuits sont longues... À trois heures du matin j'aurai fini mes deux traits de soie. Pas de sentinelle dans le chemin de ronde... deux ou trois patrouilles tout au plus pendant la nuit... Allons-y gaiement.

Approchant alors sa soie d'un barreau, il entama le métal. L'acier neuf coupait avec une vigueur extraordinaire, mais un léger grincement se faisait entendre. Léopold passa la lame sur la chandelle et se remit au travail. La soie ne grinçait plus.

À neuf heures du soir avait lieu la première ronde réglementaire. Le détenu entendit sonner huit heures au loin.

Il travailla pendant trente ou trente-cinq minutes encore, puis, de crainte de surprise, il s'arrêta, referma la fenêtre et se blottit dans son lit, où il se réchauffa, non sans peine, car la nuit était glacée.

Neuf heures sonnèrent. Les pas des gardiens se firent entendre dans les couloirs. La ronde passe.

Lantier attendit quelques minutes encore, se leva et retourna à la fenêtre qu'il ouvrit de nouveau. Machinalement il jeta un coup d'œil sur les croisées du pensionnat ; à travers les vitres on les vit filtrer des rayons lumineux.

Les élèves de madame Lhermitte, après les classes du soir, venaient de remonter dans leurs dortoirs et dans leurs chambres.

— Si seulement elles avaient l'esprit de se mettre à la fenêtre, les petites, murmura le détenu, on pourrait dialoguer et s'entendre... Mais le soir ça n'est pas leur habitude... C'est le matin qu'elles montrent en catimini leurs jolis museaux roses. En ce moment elles ne pensent certes guère à moi !... Attendons à demain...

Et, reprenant sa soie, il se remit à la besogne.

Léopold Lantier se trompait en disant : — Elles ne pensent certes guère à moi...

Pauline Lambert, l'amie de Renée, avait été frappée de l'accent ému avec lequel le détenu avait prononcé ces mots :

— Vous êtes heureuses, mesdemoiselles... Vous avez le bien suprême... la liberté ! Moi je suis prisonnier, et Dieu sait que je n'ai rien fait pour mériter mon sort ! !

Depuis le matin de ce même jour, ces paroles vibraient sans cesse dans la mémoire de la jeune fille.

— Pauvre homme, il m'intéresse !... répétait-elle tout en descendant avec Renée.

Celle-ci n'avait rien répondu. Le « pauvre homme » aux